

LE XI NOVEMBRE. SAINT MARTIN, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

**3660 églises** dédiées à saint Martin au seul pays de France, presque autant dans le reste du monde, attestent l'immense popularité du grand thaumaturge. Dans les campagnes, sur les montagnes, au fond des forêts, arbres, rochers, fontaines, objets d'un culte superstitieux quand l'idolâtrie décevait nos pères, reçurent en maints endroits et gardent toujours le nom de celui qui les arracha au domaine des puissances de l'abîme pour les rendre au vrai Dieu. Aux fausses divinités, romaines, celtiques ou germaniques, enfin dépossédées, le Christ, seul adoré par tous désormais, substituait dans la mémoire reconnaissante des peuples l'humble soldat qui les avait vaincues.

C'est qu'en effet, la mission de Martin fut d'achever la déroute du paganisme, chassé des villes par les Martyrs, mais jusqu'à lui resté maître des vastes territoires où ne pénétrait pas l'influence des cités.

Aussi, à l'encontre des divines complaisances, quelle haine n'essuya-t-il point de la part de l'enfer ! Dès le début, Satan et Martin s'étaient rencontrés : « *Tu me trouveras partout sur ta route* », avait dit Satan ; et il tint parole. Il l'a tenue jusqu'à nos jours : de siècle en siècle, accumulant les ruines sur le glorieux tombeau qui attirait vers Tours le monde entier ; dans le XVI<sup>e</sup>, livrant aux flammes, par la main des huguenots, les restes vénérés du protecteur de la France ; au XIX<sup>e</sup> enfin, amenant des hommes à ce degré de folie que de détruire eux-mêmes, en pleine paix, la splendide basilique qui faisait la richesse et l'honneur de leur ville.

Reconnaissance du Christ Roi, rage de Satan, se révélant à de tels signes, nous disent assez les incomparables travaux du Pontife apôtre et moine que fut saint Martin.

Moine, il le fut d'aspiration et de fait jusqu'à son dernier jour. « Dès sa première enfance, il ne soupire qu'après le service de Dieu. Catéchumène à dix ans, il veut à douze s'en aller au désert ; toutes ses pensées sont portées vers les monastères et les églises. **Soldat** à quinze ans, il vit de telle sorte qu'on le prendrait déjà pour un moine. Après un premier essai en Italie de la vie religieuse, Martin est enfin amené par Hilaire dans cette solitude de **Ligugé** qui fut, grâce à lui, le **berceau de la vie monastique dans les Gaules**. Et, à vrai dire, Martin, durant tout le cours de sa carrière mortelle, se sentit étranger partout hormis à Ligugé. **Moine** par attrait, il n'avait été soldat que par force ; il ne devint **évêque** que par violence ; et alors, il ne quitta point ses habitudes monastiques. Il satisfaisait à la dignité de l'évêque, nous dit son historien, sans abandonner la règle et la vie du moine ; s'étant fait tout d'abord une cellule auprès de son église de Tours ; bientôt se créant à quelque distance de la ville un second Ligugé sous le nom de Marmoutier ou de grand monastère ».

C'est à la direction reçue de l'ange qui présidait alors aux destinées de l'Église de Poitiers, que la sainte Liturgie renvoie l'honneur des merveilleuses vertus manifestées par Martin dans la suite. Quelles furent les raisons de saint Hilaire pour conduire par des voies si peu connues encore de l'Occident l'admirable disciple que lui adressait le ciel, c'est ce qu'à défaut d'Hilaire même, il convient de demander à l'héritier le plus autorisé de sa doctrine aussi bien que de son éloquence :

« Ç'a été, dit le Cardinal Pie, la pensée dominante de tous les saints, dans tous les temps, qu'à côté du ministère ordinaire des pasteurs, obligés par leurs fonctions de vivre mêlés au siècle, il fallait dans l'Église une milice séparée du siècle et enrôlée sous le drapeau de la perfection évangélique, vivant de renoncement et d'obéissance, accomplissant nuit et jour la noble et incomparable fonction de la prière publique. Ç'a été la pensée des plus illustres pontifes et des plus grands docteurs, que le clergé séculier lui-même ne serait jamais plus apte à répandre et à populariser dans le monde les pures doctrines de l'Évangile, que quand il se serait préparé aux fonctions pastorales en vivant de la vie monastique ou en s'en rapprochant le plus possible. Lisez la vie des plus grands hommes de l'épiscopat, dans l'Orient comme dans l'Occident, dans les temps qui ont immédiatement précédé ou suivi la paix de l'Église comme au moyen âge ; tous, ils ont professé quelque temps la vie religieuse, ou vécu en contact ordinaire avec ceux qui la pratiquaient. Hilaire, le grand Hilaire, de son coup d'œil sûr et exercé, avait aperçu ce besoin ; il avait vu quelle place devait occuper l'ordre monastique dans le christianisme et le clergé régulier dans l'Église. Au milieu de ses combats, de ses luttes, de ses exils, témoin oculaire de l'importance des monastères en Orient, il appelait de tous ses vœux le moment où, de retour dans les Gaules, il pourrait jeter enfin auprès de lui les fondements de la vie religieuse. La Providence ne tarda pas à lui envoyer ce qui convenait pour une telle entreprise : un disciple digne du maître, un moine digne de l'évêque »<sup>1</sup>.

On ne saurait présumer d'essayer mieux dire ; pour le plus grand honneur de saint Martin, l'autorité de l'Évêque de Poitiers, sans égale en un tel sujet, nous fait un devoir de lui laisser la parole. Comparant donc ailleurs Martin, et ceux qui le précédèrent, et Hilaire lui-même, dans leur œuvre commune d'apostolat des Gaules :

<sup>1</sup> Cardinal Pie, Homélie prononcée à l'occasion du rétablissement de l'Ordre de saint Benoît à Ligugé, 25 nov. 1853.

« Loin de moi, s'écrie le Cardinal, que je méconnaisse tout ce que la religion de Jésus-Christ possédait déjà de vitalité et de puissance dans nos diverses provinces, grâce à la prédication des premiers apôtres, des premiers martyrs, des premiers évêques, dont la série remonte aux temps les plus rapprochés du Calvaire. Toutefois, je ne crains pas de le dire, l'apôtre populaire de la Gaule, le convertisseur des campagnes restées en grande partie païennes jusque-là, **le fondateur du christianisme national, ç'a été principalement saint Martin**. Et d'où vint à Martin, sur tant d'autres grands évêques et serviteurs de Dieu, cette prééminence d'apostolat ? Placerons-nous Martin au-dessus de son maître Hilaire ? S'il s'agit de la doctrine, non pas assurément ; s'il s'agit du zèle, du courage, de la sainteté, il ne m'appartient pas de dire qui fut plus grand du maître ou du disciple ; mais ce que je puis dire, c'est qu'**Hilaire fut surtout un docteur**, et que **Martin fut surtout un thaumaturge**. Or, **pour la conversion des peuples, le thaumaturge a plus de puissance que le docteur** ; et, par suite, dans le souvenir et dans le culte des peuples, le docteur est éclipsé, il est effacé par le thaumaturge.

« On parle beaucoup aujourd'hui de **raisonnement** pour persuader les choses divines : c'est oublier l'Écriture et l'histoire ; et, de plus, c'est **déroger**. Dieu n'a pas jugé qu'il lui convînt de raisonner avec nous. **Il a affirmé, Il a dit ce qui est et ce qui n'est pas** ; et, comme Il **exigeait** la foi à sa parole, Il a autorisé sa parole. Mais comment l'a-t-Il autorisée ? En Dieu, non point en homme ; **par des œuvres, non par des raisons**<sup>2</sup> : *non in sermone, sed in virtute* ; **non par les arguments d'une philosophie humainement persuasive** : *non in persuasibilibus humanae sapientiae verbis*, mais par le déploiement d'une puissance toute divine : *sed in ostensione spiritus et virtutis*. Et pourquoi ? En voici la raison profonde : *Ut fides non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei* : **afin que la foi soit fondée non sur la sagesse de l'homme, mais sur la force de Dieu** (I Cor. II, 4). **On ne le veut plus ainsi aujourd'hui** ; on nous dit qu'en Jésus-Christ le théurge fait tort au moraliste, que le miracle est une tache dans ce sublime idéal. Mais on n'abolira point cet ordre, on n'abolira ni l'Évangile ni l'histoire. N'en déplaise aux lettrés de notre siècle, n'en déplaise aux pusillanimes qui se font leurs complaisants, non seulement le Christ a fait des miracles, mais **Il a fondé la foi sur des miracles** ; et le même Christ, non pas pour confirmer ses propres miracles qui sont l'appui des autres, mais par pitié pour nous qui sommes prompts à l'oubli, et qui sommes plus impressionnés de ce que nous voyons que de ce que nous entendons, le même Jésus-Christ a mis dans l'Église, et pour **jusqu'à la fin, la vertu des miracles**. Notre siècle en a vu, il en verra encore ; le quatrième siècle eut principalement ceux de Martin.

« Opérer des prodiges semblait un jeu pour lui ; la nature entière pliait à son commandement. Les animaux lui étaient soumis : « *Hélas ! s'écriait un jour le saint, les serpents m'écoutent, et les hommes refusent de m'entendre* ». Cependant les hommes l'entendaient souvent. Pour sa part, la Gaule entière l'entendit ; non seulement l'Aquitaine, mais la Gaule Celtique, mais la Gaule Belgique. Comment résister à une parole autorisée par tant de prodiges ? Dans toutes ces provinces, il renversa l'une après l'autre toutes les idoles, il réduisit les statues en poudre, brûla et démolit tous les temples, détruisit tous les bois sacrés, tous les repaires de l'idolâtrie. Était-ce légal, me demandez-vous ? Si j'étudie la législation de Constantin et de Constance, cela l'était peut-être. Mais ce que je puis dire, c'est que Martin, dévoré du zèle de la maison du Seigneur, n'obéissait en cela qu'à l'Esprit de Dieu. Et ce que je dois dire, c'est que Martin, contre la fureur de la population païenne, n'avait d'autres armes que les miracles qu'il opérait, le concours visible des anges qui lui était parfois accordé, et enfin, et surtout, les prières et les larmes qu'il répandait devant Dieu lorsque l'endurcissement de la multitude résistait à la puissance de sa parole et de ses prodiges. Mais, **avec ces moyens, Martin changea la face de notre pays**. Là où il y avait à peine un chrétien avant son passage, à peine restait-il un infidèle après son départ. Les temples du Dieu vivant succédaient aussitôt aux temples des idoles ; car, dit Sulpice Sévère, aussitôt qu'il avait renversé les asiles de la superstition, il construisait des églises et des monastères. C'est ainsi que l'Europe entière est couverte de temples qui ont pris le nom de Martin »<sup>3</sup>.

La mort ne suspendit pas ses bienfaits ; eux seuls expliquent le concours ininterrompu des peuples à sa tombe bénie. Ses nombreuses fêtes au cours de l'année, Déposition ou Natal, Ordination, Subvention, Réversion, ne parvenaient point à lasser la piété des fidèles. Chômée en tous lieux, favorisée par le retour momentané des beaux jours que nos aïeux nommaient **l'été de la Saint-Martin**, la solennité du XI novembre rivalisait avec la Saint-Jean pour les réjouissances dont elle était l'occasion dans la chrétienté latine. Martin était la joie et le recours universels.

Aussi Grégoire de Tours n'hésite pas à voir dans son bienheureux prédécesseur le **patron spécial du monde entier** ! Cependant moines et clercs, soldats, cavaliers, voyageurs et hôteliers en mémoire de ses longues pérégrinations, associations de charité sous toutes formes en souvenir du manteau d'Amiens, n'ont point cessé de faire valoir leurs titres à une plus particulière bienveillance du grand Pontife. La Hongrie, terre magnanime qui nous le donna sans épuiser ses réserves d'avenir, le range à bon droit parmi ses puissants protecteurs. **Mais notre pays l'eut pour père : en la manière que l'unité de la foi fut chez nous son œuvre, il présida à la formation de l'unité nationale ; il veille sur sa durée** ; comme le pèlerinage de Tours pré-

<sup>2</sup> Note LHR : Ah ! si l'on avait enseigné cela à Écône ! nous aurions depuis longtemps un digne successeur de saint Martin au lieu de pseudo théologiens, pseudo intellectuels !

<sup>3</sup> Cardinal Pie, Sermon prêché dans la cathédrale de Tours le dimanche de la solennité patronale de saint Martin, 14 nov. 1858.

céda celui de Compostelle en l'Église, la chape de saint Martin conduisit avant l'oriflamme de saint Denis nos armées au combat<sup>4</sup>. Or donc, disait Clovis, « où sera l'espérance de la victoire, si l'on offense le bienheureux Martin ? »

Lisons le récit de l'Église, qui s'étend avec complaisance sur les derniers moments de son illustre fils, vraiment dignes en effet d'être admirés par tous.

Martin était né à Sabarie en Pannonie. Comme il atteignait sa dixième année, il courut malgré ses parents à l'Église et s'y fit inscrire parmi les catéchumènes. Parti à quinze ans pour l'armée, il servit sous Constance d'abord et ensuite sous Julien. Un jour qu'à Amiens, un pauvre mendiant nu lui demandait l'aumône **au nom de Jésus-Christ**, n'ayant rien que ses armes et le vêtement dont il était couvert, il partagea sa chlamyde avec le pauvre. Or, la nuit suivante, le Christ lui apparut couvert de cette moitié de manteau, et il disait : Martin catéchumène m'a revêtu de ce vêtement.

À dix-huit ans, il fut baptisé. Renonçant dès lors à la vie militaire, il se rendit près d'Hilaire, évêque de Poitiers, qui le mit au nombre des acolytes de son église. Fait par la suite évêque de Tours, il mena une vie très sainte avec quatre-vingts moines, dans le monastère qu'il y bâtit. Saisi à Cande, bourg de son diocèse, d'une fièvre très grave, il pria instamment Dieu qu'il le délivrât de cette prison mortelle. Ce qu'entendant, ses disciples le suppliaient : Père, pourquoi nous abandonnez-vous ? à qui nous laissez-vous dans notre malheur ? Et Martin, ému de leurs larmes, disait à Dieu : Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail.

Et comme, malgré la violence de la fièvre, ses disciples le voyaient prier **constamment tourné vers le ciel**, ils le supplièrent de se laisser changer de position quelque temps, pour que le mal prît quelque relâche et lui permît de reposer. Mais Martin : *Laissez-moi*, dit-il, *regarder le ciel plutôt que la terre, pour que mon âme sur le départ trouve son chemin vers le Seigneur*. Comme la mort approchait, voyant l'ennemi du genre humain, il dit : *Que fais-tu là, bête cruelle ! tu ne trouveras rien en moi pour toi*. Ce fut en prononçant ces mots, qu'âgé de quatre-vingt-un ans, il rendit à Dieu son âme. Elle fut reçue par le chœur des Anges, dont plusieurs personnes ouïrent les divines mélodies, spécialement l'évêque de Cologne saint Séverin.

Ô saint Martin, prenez en pitié la profondeur de notre misère ! L'hiver, un hiver plus funeste que celui où vous partagiez votre manteau, sévit sur le monde ; **beaucoup périssent dans la nuit glaciale causée par l'extinction de la foi et le refroidissement de la charité**. Venez en aide aux malheureux dont le fatal engourdissement ne songe pas à demander de secours. Prévenez-les sans attendre leur prière, **au nom du Christ** dont se recommandait le pauvre d'Amiens, tandis qu'eux n'en savent plus trouver le nom sur leurs lèvres. Pire que celle du mendiant est cependant leur nudité, dépouillés qu'ils sont du vêtement de la grâce que se transmettaient, après l'avoir reçu de vous, leurs pères.

Combien lamentable est devenu surtout le dénuement de ce pays de France, que vous aviez rendu riche autrefois des bénédictions du ciel, et dans lequel vos bienfaits furent reconnus par de telles injures ! Daignez considérer pourtant que nos jours ont vu commencer la réparation, près du saint tombeau rendu à notre culte filial. Ayez égard à la piété des grands chrétiens dont le cœur sut se montrer, comme la générosité des foules, à la hauteur des plus vastes projets ; voyez, si réduit que le nombre en demeure encore, les pèlerins reprenant vers Tours le chemin que peuples et rois suivirent aux meilleurs temps de notre histoire.

Cette histoire qui fut celle des beaux jours de l'Église, du règne du Christ Roi, ô Martin, serait-elle finie ? Laissons l'ennemi sceller déjà en pensée notre tombe. Mais le récit de vos prodiges nous apprend qu'il vous appartient de redresser sur leurs pieds les morts mêmes. Le catéchumène de Ligugé n'était-il pas rayé du nombre des vivants, quand vous le rappelâtes à la vie, au baptême ? Fussions-nous comme lui déjà parmi ceux dont le Seigneur ne se souvient plus, l'homme ou le pays qui a Martin pour protecteur et pour père ne saurait abandonner l'espérance. Si vous daignez garder souvenir de nous, les Anges viendront redire au Juge suprême : C'est celui-là, c'est la nation, pour qui Martin prie ; et ils recevront l'ordre de nous retirer des lieux obscurs où végètent les peuples sans gloire, pour nous rendre à Martin, aux nobles destinées que nous valut sa prédilection.

Nous savons néanmoins que votre zèle pour l'avancement du règne de Dieu ne connut pas de frontières. Inspirez donc, fortifiez, multipliez les apôtres qui poursuivent sur tous les points du monde, comme vous le fîtes chez nous, les restes de l'infidélité. Ramenez **l'Europe chrétienne**, où votre nom est demeuré si grand, à l'unité que l'hérésie et le schisme ont détruite pour le malheur des nations. Malgré tant d'efforts contraires, **gardez à son poste d'honneur, à ses traditions de vaillante fidélité, le noble pays où vous naquîtes**. Puissent partout vos dévots clients éprouver que le bras de Martin suffit toujours à protéger ceux qui l'implorent.

<sup>4</sup> Quel qu'ait pu être le vêtement de saint Martin désigné par cette appellation, on sait que l'oratoire des rois de France tira de lui son nom de *chapelle*, passé ensuite à tant d'autres.